

L'évolution de l'iconographie officielle des monnaies isiaques romaines : étude du rôle des empereurs et de leur entourage féminin

Stéphanie Briaud

Résumé

Les monnaies romaines d'époque impériale semblent représenter un média de choix pour étudier la politique religieuse des empereurs, notamment les exemplaires isiaques récemment catalogués dans la SNRIS. Mais peut-on utiliser la quantification monétaire conjointement à la qualification iconographique pour répondre à des problématiques antiques non pas économiques, mais culturelles ? Cette double méthodologie est depuis peu usitée dans le domaine isiacologique, lui-même en plein expansion depuis 1999. Et elle offre déjà de nombreux résultats sur la problématique de la diffusion officielle politique des cultes isiaques à Rome, puis sur le cas particulier des monnaies représentant le portrait des impératrices. Du point de vue monétaire quantitatif puis iconographique, par quelles étapes les divinités isiaques se font-elles accepter par les empereurs et comment ces « reines » leur sont-elles liées ? Question amenant à celle de l'influence de ces mères dynastiques sur la propagande religieuse de leur enfant, futur empereur.

L'histoire de l'isiacologie, discipline historique étudiant les cultes isiaques et leur diffusion, débute à la fin du XIX^e siècle, lorsque des antiquisants se penchèrent sur l'« exportation » des dieux égyptiens dans le bassin méditerranéen. Georges Lafaye¹, Andrew Alfoldi² et Franz Cumont³ distinguaient alors peu les différences mythologiques et liturgiques entre religion égyptienne et cultes isiaques. Cette distinction apparaît dans les années 1960-1970, alors que les spécialistes consacrent leurs analyses à une meilleure compréhension de la transformation de deux divinités, Isis et Sarapis, en démiurges universels, selon les besoins sociaux des nouveaux fidèles comme le sentiment d'appartenance à une communauté soudée, l'espérance du salut après la mort physique grâce à l'initiation rituelle, etc. Cette spécialisation aboutit aux colloques internationaux des études isiaques qui ont lieu tous les trois ans depuis 1999, et à la définition actuelle des cultes isiaques : « est isiaque tout ce qui concerne le culte hors

d'Égypte, entre la fin du IV^e s. av. J.-C. et la fin du IV^e s. apr. J.-C., d'une douzaine de divinités, plus ou moins hellénisées, appartenant à un même cercle mythique, cultuel et liturgique, originaires de la vallée du Nil, à savoir Anubis/Hermanubis, Apis, [...] Isis, Neilos, Nephtys, Osiris et Sarapis⁴». Ces colloques permettent surtout un renouvellement des questionnements et des méthodologies, axés notamment sur le comparatisme et la prise en compte de la quantification. Certaines sources inexploitées, comme les lampes et les bijoux, sont amenées à l'avant-scène. Pour les monnaies, nous devons beaucoup à Laurent Bricault, car il est l'un des rares isiacologues à publier un article consacré à cette source⁵ ; il dirigea la publication du catalogue numismatique, dit SNRIS, (*Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*) en 2008⁶.

Les monnaies représentent une source d'information originale permettant l'étude de la politique religieuse des empereurs romains, ne serait-ce que du point de vue quantitatif. Face à la rareté des inscriptions impériales qui sont difficiles à dater, de même que le caractère indirect des informations littéraires, le corpus de monnaies isiaques fournit 314 monnaies romaines, 982 pour Alexandrie, 116 des principaux ateliers orientaux (Antioche, Nicée et Nicomédie, villes de résidence impériale), toutes facilement datables par la légende monétaire et toutes le reflet d'une propagande impériale. Malgré cette riche source d'information et une historiographie remontant à plus de cent ans, les liens entre cultes isiaques et empereurs ont été peu étudiés jusqu'à aujourd'hui. En effet, les spécialistes se consacraient à des études sociales, iconographiques et liturgiques. Seuls Michel Malaise en 1972, puis Sarolta Takacs en 1995, en établirent une rapide analyse⁷. Néanmoins, il s'agissait surtout de résumer synchroniquement les événements officiels relevés par les sources antiques. Avec les outils isiaques récemment édités, on peut désormais s'attendre à un renouvellement de cet axe de recherche, notamment des analyses diachroniques quant à l'évolution des liens entre cultes isiaques et pouvoir impérial romain selon la transformation de ce dernier.

Cet axe de recherche peut dériver vers la question de l'impact de la religion des impératrices sur celle de leur mari ou de leur enfant, le futur dirigeant de l'Empire. En observant leur monnayage isiaque, on pourrait établir une corrélation entre un tel rôle influent de ces femmes et l'isiasme de certains empereurs. C'est à partir du catalogue SNRIS que nous allons présenter cette analyse. Tout d'abord, nous démontrerons l'utilité de la méthode quantitative et graphique pour exposer les grandes étapes de diffusion isiaque impériale à Rome : qu'est-ce que l'histoire en chiffres peut apporter à l'histoire de l'Antiquité ? Nous aurons l'occasion de voir quels sont les empereurs liés aux divinités isiaques par le biais d'images monétaires, selon différents degrés d'implication religieuse. Puis, nous effectuerons une description et une analyse iconographique des monnaies isiaques présentant le portrait d'une impératrice. Le but est d'étudier la corrélation entre les choix iconographiques de ces « reines » à Rome et à

Alexandrie, et l'évolution de la diffusion isiaque impériale auparavant présentée. Pour finalement conclure sur les rôles isiaques qu'elles incarnent selon le contexte géographique, qui peuvent se superposer : impératrice en tant que reine, femme et/ou mère ?

L'utilité théorique de la quantification

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire quantitative connaît un certain engouement au sein des sciences humaines et sociales en France, avec de grands noms comme Pierre Chaunu⁸, fondateur en 1966 du Centre de recherches d'histoire quantitative (CRHQ)⁹. Si elle est utilisée particulièrement pour l'histoire économique et démographique¹⁰, cette histoire quantitative permet une interprétation globale de nombreuses données et se veut « objectivante » envers les conditions de vie des grandes masses de population étudiées par les historiens. Grâce à l'utilisation des méthodes mathématiques, elle permet de nuancer et de compléter l'histoire événementielle composée de dates, donc de réunir hypothétiquement discours historique officiel et réalité passée sociale.

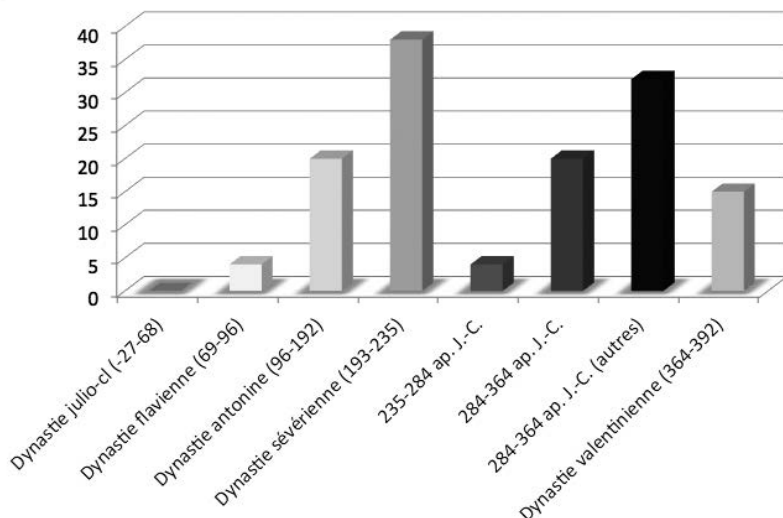
Dans un ouvrage qui a fait école¹¹, Malaise brave la difficulté de la discontinuité temporelle des données qui, selon François Furet, empêche les antiquisants de pratiquer cette méthode¹². Grâce à une méthode statistique qui couvre toutes les couches sociales italiennes, il dresse des tableaux et des statistiques de répartition géographique et sociale des inscriptions, décrivant la fréquence du nom de chaque divinité isiaque dans les noms des fidèles. Il souhaite ainsi démontrer l'accueil des divinités suivant les temps et les lieux. Depuis les années 1990, Bricault a repris cette méthodologie. Avec son intérêt particulier pour l'aspect visuel des études, il publie un article analysant l'évolution des dédicaces isiaques dans le monde méditerranéen, fort de nombreux diagrammes¹³. Ce genre d'études chiffrées ne peut être notable que par comparaison des chiffres entre les divinités, entre les régions, entre les groupes sociaux, etc. Ces deux isiacologues prouvent qu'à partir de données épigraphiques, des études statistiques peuvent mener à des réflexions d'ordre chronologique : à l'époque impériale, c'est ainsi l'Occident qui fournit le plus d'inscriptions. Mais ils apportent aussi des réflexions sociales¹⁴, religieuses¹⁵ et géographiques¹⁶. Leurs exposés restent nuancés face aux difficultés de la méthode statistique, laquelle offre des données relatives, non absolues, qui ont une valeur indicative seulement par comparaison. Ces chiffres n'ont qu'une valeur indicative, qui permet la description et non la conclusion¹⁷ ; le chercheur est alors libre de trouver les articulations internes de cette histoire en chiffres, découpée en systèmes, grâce à une analyse qualitative. C'est là un des courants historiographiques utilisateurs de la quantification : cette dernière n'est possible et utile que grâce à son pendant, la qualification.

Dans l'objectif d'analyser un corpus abondant de façon diachronique pour démontrer l'évolution des rapports entre pouvoir impérial et cultes isiaques, cette méthodologie semble applicable aux monnaies isiaques de

l'Empire romain, afin d'introduire l'analyse d'une micro-histoire et non stéréotyper les documents à notre disposition par les chiffres, ce qui est l'une des critiques fréquemment invoquées¹⁸.

L'évolution visuelle monétaire isiaque de Rome

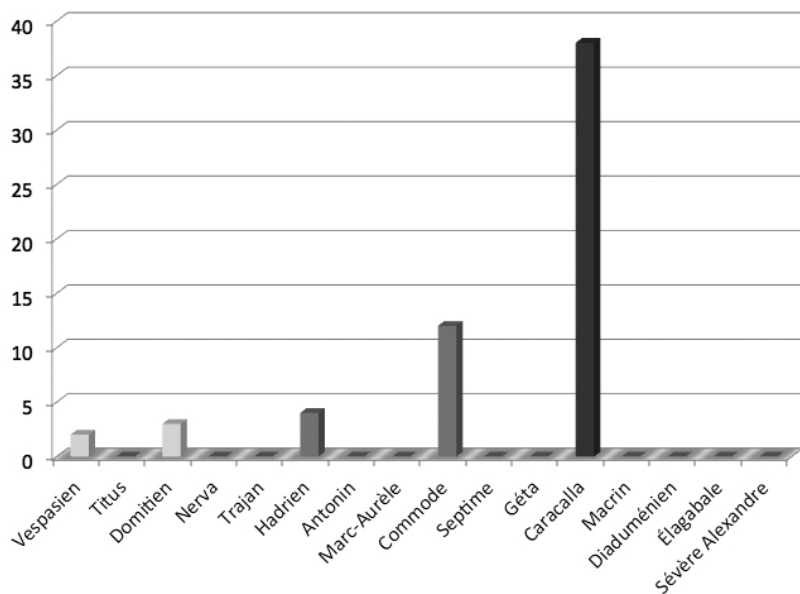
Une micro-étude centrée sur l'atelier producteur romain peut être révélatrice d'un programme monétaire politico-religieux particulier. Rome, capitale de l'empire et lieu de siège du Sénat, est le modèle idéal de la *religio* que tout citoyen doit suivre, même si les cultes locaux restent tolérés. Ainsi, l'atelier romain est le plus propice à produire puis diffuser comme modèles les images choisies par ces deux instances politiques que sont le Sénat et l'Empereur. Le Sénat se réserve les monnaies de bronze, l'Empereur celles d'or et d'argent. Les empereurs ont un contrôle bien plus direct de cette production romaine, alors reflet d'une certaine « propagande » par rapport à celle des ateliers provinciaux, miroirs à la fois de la politique impériale par la direction d'un haut fonctionnaire et des tendances religieuses nationales par la pression populaire indirecte. Dans le cas de l'isiasme, cette distinction de facteurs sur la production monétaire religieuse se voit surtout par la comparaison entre l'atelier romain et celui d'Alexandrie. En outre, la production d'un atelier provincial se voit encouragée, tant en nombre qu'en choix d'images, lors d'un éventuel passage de l'empereur dans la cité.



Graphique 1 – Émissions isiaques romaines par dynasties

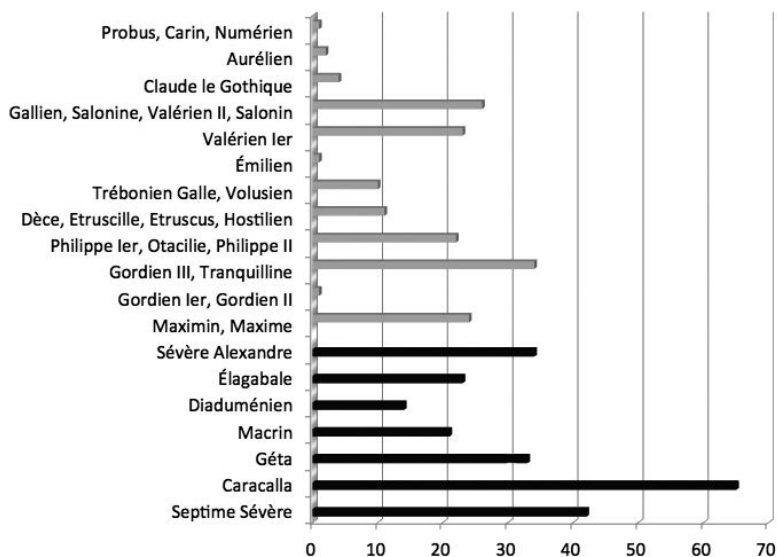
Ce premier graphique démontre que pour la dynastie julio-claudienne d'Auguste à Néron (27 av. J.-C.-68 apr. J.-C.), aucune monnaie romaine isiaque n'a été recensée, malgré les tendances favorables envers

l'est de la Méditerranée de certains empereurs, décrits comme des despotes « à l'orientale » par les auteurs antiques¹⁹. Les monnaies de cette époque sont appelées égyptisantes car elles représentent soit l'assujettissement de l'Égypte par Rome (avec par exemple le premier empereur romain Auguste, posant son pied sur le crocodile), soit une esthétique à la mode, et non une iconographie véritablement culturelle. Il faut attendre la dynastie flavienne (69-96 apr. J.-C.) pour parler de monnaies romaines isiaques, avec la figuration pour la première fois de temples. L'empereur Vespasien (69-79 apr. J.-C.²⁰), puis son fils Domitien font représenter les temples romains qu'ils ont reconstruits²¹, soit l'*iseum campense* et le *serapeum*. Ces gestes servent probablement de remerciements aux divinités ayant protégé le cadet des Flaviens lors de la guerre civile de 68-69 apr. J.-C.²² et ayant intronisé, de façon divine, le nouvel empereur qui avait assisté à des miracles sérapistes à Alexandrie en 70 apr. J.-C.²³. Les divinités elles-mêmes apparaîtront durant la dynastie antonine (96-192 apr. J.-C.). À partir de cette innovation iconographique, les dieux isiaques semblent s'installer fréquemment dans le paysage monétaire romain, avec des proportions en évolution croissante, hormis le creux de la période 235-284 apr. J.-C. Pour les trois premières dynasties qui émettent des exemplaires romains, soit les Flaviens, les Antonins et les Sévères, lorsqu'on reprend les chiffres en fonction des règnes individuels, la situation visuelle évolue.



Graphique 2 – Émissions romaines par règnes (I^{er}-III^e siècles)

On remarque que les fréquences dynastiques ne sont pas véritablement représentatives de l'irrégularité quantitative des émissions. Pour chacune des dynasties, ce sont seulement quelques empereurs qui semblent réellement s'intéresser à ces divinités par les monnaies. Chez la dynastie antonine, Hadrien (117-138 apr. J.-C.) est le premier à oser représenter les divinités sur une monnaie romaine en trois exemplaires. Puis il faut attendre l'empereur Commode, dernier empereur antonin (180-192 apr. J.-C.) qui démontrera un peu plus d'audace avec treize émissions. Pour la dynastie sévérienne, seul Caracalla (211-217 ap. J.-C.) s'investit. Ainsi, sur le premier graphique, la dynastie sévérienne pouvait représenter l'apogée romaine monétaire en termes de quantité diffusée par rapport à la durée de cette dynastie. Mais ce dernier graphe prouve que Caracalla en est la seule cause, et son monnayage isiaque semble très intensif, avec 38 émissions sur seulement six ans de règne. Quant à la rupture de l'évolution croissante romaine de 235 à 284 apr. J.-C. observée sur le premier graphique avec seulement quatre monnaies, Malaise résumait ainsi l'opinion générale sur la tendance post-sévérienne: « pendant un demi-siècle, jusqu'à Dioclétien, les dieux alexandrins n'ont plus guère séduit les empereurs²⁴ ». Néanmoins, le graphique suivant démontre l'utilité d'une méthodologie comparative entre quantifications régionales.



Graphique 3 – Villes émettrices de types isiaques, III^e siècle

Représentant le nombre de villes émettrices de types isiaques selon les règnes, nous remarquons qu'il n'y a pas véritablement rupture, puisque d'autres villes dans le reste de l'empire continuent d'émettre ces types entre 235 et 284, à partir de Maximin le Thrace, même si ces villes

sont moins nombreuses. Ainsi, les conséquences de cette crise politico-militaire de la deuxième moitié du III^e siècle, du point de vue monétaire isiaque, sont à nuancer. Le ralentissement s'observe plutôt à partir du règne de Claude II (268-270 apr. J.-C.), donc postérieurement à Gallien qui est l'un des rares empereurs de la crise du III^e siècle ayant émis une émission isiaque à Rome, en 261 apr. J.-C. D'ailleurs, les points forts quantitatifs de cette deuxième série sont liés aux règnes de deux empereurs dont on aurait des émissions à Rome. Et si l'authenticité et la localisation de l'exemplaire romain de Gordien III, daté de 240 apr. J.-C., sont encore mises en doute en raison de son type imitant fortement l'atelier d'Antioche, Gallien démontre une volonté certaine de s'associer aux divinités isiaques auprès de tous les citoyens de l'empire, autant provinciaux que romains.

Septime Sévère (193-211 apr. J.-C.), père de Caracalla, était absent du monnayage isiaque romain. Ici, ce dernier ne semble pas insensible à ces divinités dans le reste de l'empire, avec plus d'une quarantaine de cités émettrices sous son règne, étant le deuxième empereur sévérien en termes de proportion de ces villes. Les autres Sévères apparaissent également, tous pourtant absents du monnayage romain. Ce dernier graphique confirme la nécessité de ne pas généraliser la situation romaine, que l'étude numismatique romaine seule ne permet pas de percevoir la globalité de l'impact de ce contexte particulier sur l'hypothétique politique impériale isiaque. Caracalla garde la primauté quantitative, confirmant que son règne est un moment fort pour le monnayage isiaque. Ce que ce graphique ne démontre pas, c'est la répartition géographique des émissions selon les ateliers provinciaux. Comme il existe plus d'une centaine de villes faisant figurer les divinités isiaques, une telle répartition est difficile. En outre, nous n'avons pas fait figurer ici la dynastie des Antonins. C'est pourtant sous le règne de cette famille qu'on observe une première phase d'expansion : de quatre ou cinq villes émettrices sous les Flaviens à une dizaine sous les premiers Antonins, puis une vingtaine sous Antonin le Pieux (138-161 apr. J.-C.) et enfin une trentaine sous Marc-Aurèle et son fils Commode. La dynastie sévérienne voit ces phases d'expansion plus irrégulières. Mais les règnes de Septime et de Caracalla confirment un phénomène provincial observable depuis le règne consécutif du couple filial Marc-Aurèle/Commode : de plus en plus de petites cités émettent une monnaie isiaque unique sous quelques règnes. Quant à l'Égypte, uniquement représentée par l'atelier d'Alexandrie, elle émet des types pour tous les empereurs de ce graphique, hormis pour le règne conjoint de Gordien I^{er} et Gordien II. Ajoutons que les fréquences des émissions alexandrines vont être bien différentes de celles de Rome : celle de la dynastie antonine sera la plus élevée²⁵, avec près de 500 émissions. Et la proportion pour la période allant de 235 à 284 apr. J.-C. ne représentera pas une interruption comme à Rome. Au contraire, avec 95 émissions, elle est même supérieure à celles des Sévères – avec 65 émissions – alors que plusieurs d'entre eux ont visité l'Égypte. Ces différences prouvent l'utilité de multiplier les études isiacologiques et

impériales ancrées dans des contextes géographiques déterminés, études qui peuvent dans un second temps être comparées pour des résultats macro-régionaux.

Finalement, à Rome, lorsqu'on revient sur le deuxième graphique, ce sont surtout Commode, fils de Marc-Aurèle et dernier empereur de la dynastie antonine, puis Caracalla, fils de Septime Sévère, qui sont les deux empereurs les plus engagés dans une politique monétaire isiaque. Or, qualitativement, leurs gestes démontrent pareillement un engagement particulier. Si Commode se fait représenter lui-même aux côtés de ces divinités comme le faisait déjà Hadrien avant lui, c'est bien le dernier Antonin qui multiplie les types isiaques romains, avec trois types généraux sur quatre où il figure lui-même²⁶. L'empereur apparaît sacrifiant au pied d'un phare, accueillant un bateau guidé par Sérapis²⁷; couronné par la Victoire romaine sous présence de deux témoins isiaques que sont Isis et Sérapis²⁸; ou représenté en Hercule devant Isis-Alexandria²⁹. La volonté de lier la figure impériale à une divinité isiaque est donc bien plus affichée sous Commode, en termes de quantités d'émissions et par la variété iconographique. Cette volonté transparait également par les légendes : *SERAPIDI CONSERV*³⁰ sur des exemplaires représentant uniquement Sérapis sur le revers, ou encore *PROVIDENTIAE AVG*³¹ sur l'exemplaire herculéen, ce qui affirme une étape inédite monétairement avec les divinités isiaques qui doivent protéger l'empereur³². Et cela, sans que *SC* apparaisse obligatoirement dans la légende, c'est-à-dire sans que le Sénat approuve l'image, ce qui était le cas pour les trois exemplaires émis par Hadrien. En outre, ce lien est désormais explicitement contextualisé sur le sol italien, avec Commode qui sacrifie un taureau au pied du phare d'Ostie. Auparavant, Hadrien se faisait représenter avec sa femme Sabine face au couple Isis et Sérapis, ces derniers tendant les mains comme en geste de protection³³. Mais cette image était accompagnée de la légende *ADVENTI AVG ALEXANDRIAE SC*, figurant le voyage du couple impérial en Égypte et non à Rome. Les divinités isiaques n'étaient donc pas clairement annoncées comme divinités protectrices du pouvoir impérial à Rome, mais évoluant autour du cercle impérial depuis cette expérience « touristique » égyptienne³⁴.

Avec Commode, Sérapis prend peu à peu le pas monétairement sur Isis³⁵. D'abord avec ce type du sacrifice à Sérapis naviguant. Ensuite avec un Sérapis qui se présente seul, debout, coiffé du *calathos*, en général une main levée pendant que l'autre tient un sceptre³⁶. Durant le règne de Commode, Isis n'est pas absente des monnaies, mais n'est jamais l'unique sujet d'une émission. Elle est aux côtés de l'empereur figuré en Hercule et lui offre une gerbe d'épis. Ou alors, elle est aux côtés de Sérapis lorsque Commode se fait couronner par la Victoire. Ces deux derniers types relient une divinité romaine, l'empereur à Rome et les divinités isiaques, sans que ces dernières passent au second plan. L'évolution de l'utilisation du sens divin est flagrante : depuis les monnaies *égyptisantes*, vers ces

monnaies commodiennes avec des divinités isiaques non affichées comme inférieures aux divinités plus traditionnelles, mais mises sur un même plan figuratif.

Ainsi, l'apparition des divinités isiaques dans le paysage monétaire romain, qui se développe avec cette relative croissance quantitative constante qu'on observe jusqu'au règne de Caracalla, va de pair avec une croissance qualitative. C'est-à-dire avec des nouveautés iconographiques, depuis les temples vers les divinités, depuis des références au contexte égyptien vers un contexte romain figuré et des liens avec des divinités romaines traditionnelles. Mais on ne peut dire qu'il existe de types isiaques « traditionnels » et fréquents dans ce monnayage. Avec le règne de Caracalla, cette absence de tradition est dépassée. En effet, non seulement l'empereur sévérien garde une certaine variété, comme Commode, avec quatre types, mais il va au-delà en affichant certaines préférences. Avant même qu'il devienne empereur, il fait émettre en 206 des deniers et des as avec une divinité barbue debout à l'intérieur d'un temple tétrastyle, un sceptre dans la main gauche³⁷. La légende *IOVI SOSPITATORI*³⁸ désigne explicitement Jupiter, mais le *calathos* est un attribut fréquent de Sérapis. Cette représentation implique un rapprochement entre le parèdre d'Isis et ce Jupiter sauveur dont on connaît encore peu de choses³⁹. À partir de 212 apr. J.-C., ce monnayage isiaque devient très intensif sous son règne, dans l'empire en général, et à Rome en particulier avec au moins deux types de Sérapis chaque année (trônant avec la main au-dessus de Cerbère, image inédite dans l'empire; debout tenant le sceptre, issu d'un type commodien). Il y a systématisation qui se met en place, alors que Caracalla obtient le pouvoir impérial et peut laisser libre cours à ses tendances religieuses, avec là encore une préférence affichée pour Sérapis, garant du pouvoir impérial masculin. Isis n'est pas absente mais plus rare. En 215 apr. J.-C., elle est figurée debout, tenant le sistre et offrant deux épis à Caracalla qui lui, en tenue militaire, tient une lance et piétine un crocodile⁴⁰. La posture d'Isis, debout et pourtant dans une position inférieure par rapport à l'empereur, ainsi que son don des épis désignent Caracalla comme Horus, en tant que roi d'Égypte, *cosmocrator*. Car en 215 apr. J.-C., les Alexandrins se révoltent suite au meurtre de Géta, alors même que Caracalla est en Égypte: s'ensuit un massacre⁴¹. Ainsi, cette monnaie serait une preuve pour Rome du rappel à l'ordre que Caracalla impose aux Alexandrins, et une soumission de l'Égypte. Mais il semble éviter habilement d'y lier Sérapis et d'exprimer explicitement cette soumission. Il choisit plutôt d'associer Isis à cette erreur, sans trop l'accabler puisque les épis prouvent sa présence en tant que dispensatrice de richesses et de la fertilité. Au final, à Rome, Caracalla innove tout en s'inspirant et transformant le peu de types isiaques romains passés, inspiration principalement commodienne. D'ailleurs, il est symptomatique de voir l'apparition de la couronne radiée pour Sérapis dans seulement deux monnayages impériaux romains: chez le dernier des Antonins, puis sur les monnaies caracalliennes, mais cette couronne disparaît par la suite. Si le type du

Sérapis trônant est véritablement inédit à Rome, son type d'Isis semble trouver plusieurs inspirations. D'abord, de l'émission commodienne où Isis offre une gerbe d'épis à Commode-Hercule qui tient une massue. Ensuite, de l'émission égyptisante d'Auguste en tant que général triomphant avec le pied sur le crocodile. Finalement, de types alexandrins d'Hadrien avec le crocodile en tant que démon-maladie à terrasser. Caracalla affiche son lien entre pouvoir impérial et isiasme à Rome, et en Égypte avec son type d'Isis, plus par l'iconographie que les légendes qui restent très formelles avec les titres impériaux. On ne retrouve aucunement de légendes comme *SERAPIDI CONSERV* ou *PROVIDENTIAE AVG*. Mais par rapport à Commode, Caracalla donne à ses types un caractère plus universel : mis à part son Isis qui ferait le lien avec un épisode alexandrin précis, ses types sérapistes démontrent le choix d'une préférence isiaque particulière par l'empereur, sans que ce choix ne soit inscrit dans un contexte romain précis. Cette universalité peut permettre aux autres ateliers de reproduire ces images romaines. Alors que son père n'émettait aucun type à Rome, Caracalla offre son Sérapis comme modèle. C'est sûrement cette systématisation annuelle sous cet empereur sévérien qui permet à cette figure d'avoir un succès relativement durable postérieurement et dans tout l'empire.

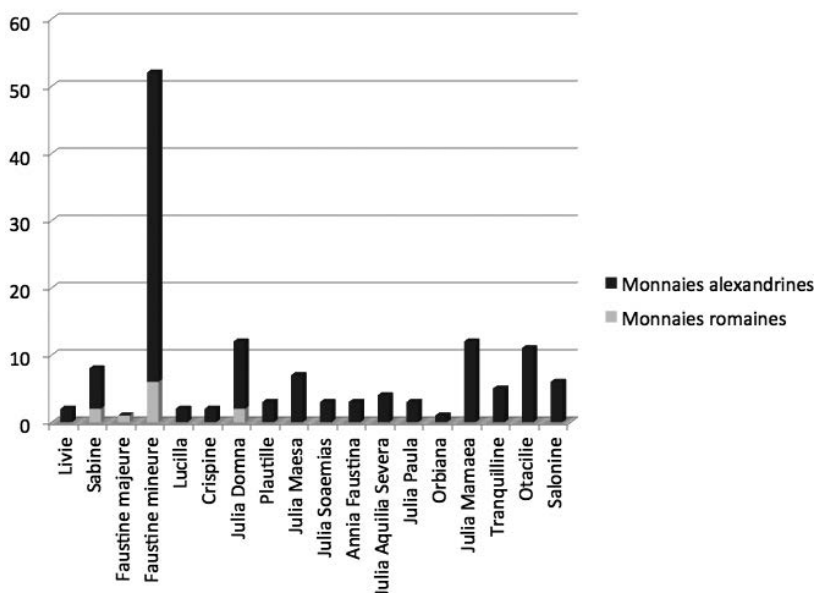
Alors que leur père respectif Marc-Aurèle et Septime ont visité l'Égypte et n'ont pourtant émis aucune monnaie isiaque par l'atelier de la capitale, Commode et Caracalla apparaissent comme deux empereurs témoignant d'un intérêt monétaire particulier et intime envers les divinités isiaques, faisant évoluer leur statut et leur présence romaine, du moins iconographiquement.

Le poids de l'isiasme maternel entre Alexandrie et Rome

Nos diagrammes n'incluaient pas jusque-là les émissions présentant sur leur revers les impératrices. Nous pouvons désormais nous concentrer sur ce recensement et analyser les monnaies de ces « reines ».

Les émissions isiaques présentant le portrait d'une impératrice⁴², sur le droit ou sur le revers, apparaissent dès le début de l'époque impériale pour les exemplaires alexandrins⁴³ et dès le II^e siècle pour les exemplaires romains⁴⁴. Ces émissions pourraient permettre d'accéder à de nouvelles pistes de liens entre isiasme et pouvoir impérial, en particulier pour les périodes où la quantité de monnaies sorties de l'atelier romain n'est pas importante. Ainsi, observe-t-on des choix iconographiques différents pour les impératrices et comment interpréter ces derniers ?

En termes de quantités, nous n'avons que douze émissions isiaques romaines présentant le portrait d'une impératrice, contre 104 avec le portrait d'un empereur. Les impératrices à se lier aux divinités isiaques à Rome sont Sabine, femme d'Hadrien ; Faustine l'Ancienne, épouse d'Antonin le Pieux ; puis Faustine la Jeune, épouse de l'empereur Marc-Aurèle et mère de Commode ; enfin Julia Domna, épouse de Septime Sévère et mère de



Graphique 4 – Proportions des émissions des impératrices à Rome et Alexandrie

Caracalla. Face à cette situation, on peut se demander si les inclinaisons religieuses de ces impératrices ont pu influencer celles de leur entourage, particulièrement leur fils dans le cas de Commode et Caracalla, ce qui concernerait donc Faustine mineure et Julia Domna. À Alexandrie, les monnaies isiaques des impératrices sont bien plus nombreuses (une centaine). Elles sont émises pour la majorité des impératrices jusqu'au règne de Dioclétien, même en petit nombre. À ce titre, Faustine la Jeune et Julia Domna se démarquent encore. Crispine (femme de Commode) et Plautille (celle de Caracalla), quant à elles, n'ont émis que peu de monnaies alexandrines : l'influence isiaque semble donc plutôt maternelle que maritale.

Sur les douze émissions isiaques présentant le portrait d'une impératrice sortant de l'atelier romain, Isis est toujours représentée sur le revers, souvent en personnage principal. Ces monnaies apparaissent avec la dynastie antonine, au II^e siècle. Or, cette dynastie a à cœur de faire évoluer le culte impérial. Les impératrices sont pour la première fois divinisées après leur mort, et sont de plus en plus liées ou assimilées à de multiples divinités féminines, dont Isis. Par exemple, sur une monnaie émise par Hadrien, ce dernier se fait représenter sur le droit face au couple Isis et Sérapis, qui les accueillent lui et sa femme Sabine d'égal à égal en Égypte. Une autre monnaie de Faustine l'Ancienne reprenant l'Isis-Sothis d'Hadrien, tenant sceptre et sistre et chevauchant le chien Sirius, date d'après la mort de cette impératrice, la présentant en tant que *DIVA FAVSTINA*⁴⁵. En tant qu'acte de divinisation, elle requiert l'aval

du Sénat, d'où la présence de la légende SC. Ce type réapparaît également dans le monnayage de son mari Antonin le Pieux mais, ailleurs dans l'empire, il ne semble pas exprimer un aspect féminin spécifiquement lié aux impératrices. C'est une image à connotation cosmologique qu'on retrouvera sur un médaillon à l'effigie de sa fille⁴⁶. Elle semble donc être plutôt un moyen de démontrer la félicité apportée par ce règne et cette dynastie, alors que l'étoile Sothis qu'Isis incarne ici était annonciatrice en Égypte de la crue du Nil - donc de la prospérité -, et puisque ce motif est émis chez Antonin et sa femme en 158-159 apr. J.-C., soit pour les *Vicennalia* de l'empereur. Là encore, il s'agit d'un instrument du culte impérial, au service de toute la famille sacrée. Les autres types romains d'Isis liés aux impératrices sont variés, comme leur signification : Isis *Pharia* se présente debout, tenant un voile au-dessus de sa tête, avec derrière elle un phare et devant, un bateau à voile déployée. On la trouve par deux fois sur les émissions de Faustine la Jeune⁴⁷. Elle impose la première dame comme protectrice de la flotte d'Alexandrie, qui amenait le blé d'Égypte jusqu'à la capitale impériale. À Rome, ce type est exclusif aux impératrices. Par la suite, lorsque l'approvisionnement de blé sera menacé, ce sera Sérapis qui apparaîtra sur un navire, comme dans le monnayage de Commode sacrifiant à Ostie. Par deux fois, on trouve également avec Faustine *minor* Isis lotophore, c'est-à-dire coiffée d'un lotus, debout, tenant le sistre, avec à ses pieds un paon et un lion⁴⁸. Si le paon était considéré comme l'attribut de la consécration d'une impératrice après sa mort, l'absence ici du titre *DIVA* signifierait que ses émissions sont immédiatement posthumes, émises avant sa consécration officielle⁴⁹. Quant au lion, il rapprocherait Isis d'une autre déesse d'origine orientale, Cybèle, officiellement admise à Rome depuis 204 av. J.-C. et l'une des protectrices officielles de l'impératrice. Ce rapprochement serait confirmé par la dernière monnaie isiaque de Faustine, représentant Cybèle assise sur un lion comme Isis sur Sirius, tenant le sceptre et le sistre⁵⁰ qui sont des attributs typiques de la déesse égyptienne. Ce type est proprement féminin, puisque jamais associé aux empereurs et Cybèle est *MAGNA MATER*, la « Grande Mère » des dieux. Faustine serait donc associée à un rapprochement divin à connotation indirecte maternelle. Finalement, le dernier type iconographique romain lié à une impératrice, et le plus maternel, fut associé à Julia Domna, première impératrice de la dynastie sévérienne. Ses émissions de 201 représentent Isis sur un navire, coiffée du *calathos* (symbole d'abondance), le pied sur une proue et devant un gouvernail posé contre un autel⁵¹. Surtout, la déesse joue avec son fils Harpocrate (Horus enfant en grec) assis sur son genou. Ce type est une synthèse de deux autres images isiaques : tout d'abord, avec la présence du gouvernail et de la proue, il reprend l'attribut principal d'Isis *pharia* et rappelle les liens avec l'Égypte qui apporte l'abondance et la prospérité par son blé. De plus, il fait écho à Isis *lactans*, c'est-à-dire allaitant Harpocrate, très populaire dans les prières des mères et dans la statuaire romaine. Julia Domna semble vouloir incarner cet aspect isiaque populaire. La légende *SAEVLII FELICITAS*⁵² renforce l'idée d'une

nouvelle ère de prospérité, grâce à cette nouvelle « mère dynastique », Isis-Julia, qui revient tout juste d'Égypte et dont le fils, Harpocrate-Caracalla, devra perpétuer la réussite.

Ainsi, à Rome, Isis a différentes faces pour les impératrices : d'abord, figure de pouvoir divin, équivalant à celui de Sérapis et donc de l'empereur. Alors qu'avec les empereurs, c'est Sérapis qui prendra le pas, surtout dès le règne de Commode. En effet, dès le II^e siècle, Isis apparaît sporadiquement sur les monnaies des dirigeants de l'empire, souvent accompagnée d'une figure masculine comme Sérapis ou Neptune⁵³ et alors placée au second plan⁵⁴, ou encore souvent en geste d'allégeance lorsqu'elle est face à un empereur sur le revers. Pour les impératrices, Isis est surtout une déesse incarnant la féminité, ce qui ressort avec des types spécifiquement choisis par les impératrices, comme Isis s'occupant d'Harpocrate⁵⁵. Cette étude iconographique romaine semble confirmer que, chez Commode et Caracalla qui ont eu des rapports particuliers avec les divinités isiaques, selon l'importance de leur monnayage, maman et son intimité avec Isis n'est pas loin. Cette influence reste indirecte puisque ces deux empereurs-fils affichent une préférence monétaire pour Sérapis, sans imiter les images choisies par leur mère. L'influence du père n'entre pas en ligne de compte, sans émission de leur part. Toutes ces informations sont propres à la situation romaine, capitale de l'empire où est né le culte impérial et dynastique. Il va être intéressant de les comparer avec les monnaies alexandrines des impératrices - en confrontation avec celles de leur mari/enfant - pour voir si les choix sont différents et si l'isiasme paternel est à considérer.

Bien entendu, les émissions de l'atelier d'Alexandrie, capitale de l'Égypte et ville de naissance de Sérapis, sont bien plus nombreuses que celles de Rome. On compte 310 émissions isiaques romaines contre 982 pour Alexandrie, dont 125 représentant une impératrice au droit ou au revers. L'Égypte a le statut de province privée de l'Empereur depuis Auguste, car elle est considérée comme dangereuse même si elle incarne le grenier de blé de Rome. Elle a à cœur de lier ses propres divinités aux empereurs et intensément lorsque ces derniers visitent le pays. Les monnaies alexandrines liées aux impératrices démontrent étonnamment que ces reines sont plutôt associées à Sérapis qu'à Isis. En particulier les impératrices qui n'ont pas eu d'enfant, comme Plautille, Annia Faustina, Aquilia Severa et Orbiana, et qui ne sont pas sévériennes d'origine. Ces dernières, les « pièces rapportées » de la dynastie, présentent plutôt des émissions masculines avec Sérapis ou des émissions où Isis est accompagnée de son père, pour mettre en avant le pouvoir divin masculin et par conséquent le pouvoir de leur mari. Sabine est la seule à favoriser Isis par rapport à Sérapis en Égypte, alors qu'elle y a voyagé en 130 apr. J.-C.⁵⁶ avec son mari Hadrien. Faustine la jeune offre la plus grande quantité de monnaies isiaques par l'atelier d'Alexandrie, ainsi que la plus grande variété, comme c'était le cas à Rome. Mais majoritairement, les impératrices sont associées aux mêmes images⁵⁷ auxquelles leurs

époux étaient liés quelques années auparavant, que ce soit avec Sérapis ou Isis en personnage principal. Hormis la supériorité quantitative sérapiste, il n'existe pas vraiment de tradition monétaire générale propre aux monnaies alexandrines des reines. Il y a surtout une mise en avant du pouvoir impérial masculin, par leur association avec Sérapis et peu avec Isis; par leur manque d'innovations iconographiques; et non pas une mise en avant du couple impérial comme c'était le cas avec Hadrien et Faustine sur l'exemplaire romain que nous avons vu. Ce phénomène s'intensifie à partir de Julia Domna, et avec les impératrices sévériennes qui publient occasionnellement à partir de 221-222 apr. J.-C. le type des bustes accolés d'Isis et de Sérapis⁵⁸, avec le parèdre toujours au premier plan, la déesse en arrière. Même le buste seul d'Isis, présent chez quelques impératrices du III^e siècle, n'est qu'une reprise du même type émis peu auparavant par leur époux. Ce phénomène concorde avec la prépondérance sérapiste dans le monnayage des empereurs, en particulier à partir des Sévères. Ces derniers sont par exemple figurés sur le revers uniquement aux côtés de cette divinité masculine, et non face à Isis comme c'était le cas parfois à Rome. Cette évolution semble signifier qu'à partir de cette dynastie sévérienne, à Alexandrie, les impératrices passent dorénavant au second plan iconographiquement.

À Alexandrie, Isis *lactans* avec Harpocrate sur ses genoux⁵⁹ n'est d'ailleurs pas exclusive aux impératrices, tout comme Isis trônant qui lui est souvent assimilée. Cette Isis *lactans* trônant représente une figure à la fois maternelle et de puissance. Elle est émise 24 fois au total, ce qui est conséquent, depuis le règne de Trajan jusqu'à celui de Caracalla, en passant par Sabine, Faustine mineure, Lucilla et Julia Domna⁶⁰. Car, dès le Moyen Empire, Isis était avant tout garante du pouvoir pharaonique. Une souveraine à la fois femme et mère des premiers pharaons devenus dieux: Osiris et Horus. Le pouvoir dynastique a été depuis bien longtemps mis en place dans ce pays, donc l'aspect maternel d'Isis n'est pas le principal pour son peuple égyptien, alors qu'à Rome, le pouvoir dynastique est récent. Cela se manifeste par la diversité des types alexandrins choisis par les empereurs qui mettent en avant la royauté, avec des images traditionnelles comme les divinités trônant en particulier. Puis, avec des images innovantes comme les bustes, qui deviennent la nouvelle tradition et qui varient beaucoup⁶¹, comme Sérapis accompagné de l'empereur qu'il couronne⁶², ou lorsque le dieu est présenté avec des attributs de puissance⁶³. Conjointement, on accentue de façon inédite l'aspect maternel tant dans le monnayage des nouveaux souverains que dans celui des reines avec cette Isis *lactans*. Mais cette image étant inédite, on la combine à quelque chose de plus traditionnel: le trône. Celui-ci permet de souligner l'aspect dynastique de ces « reines » qui doivent surtout soutenir leurs époux ou leurs fils. Les autres sous-types d'Isis, comme Isis-Tychè, Isis-Sothis, *pharia*, restent cantonnés à la dynastie antonine, en particulier à Faustine mineure. Cette concentration antonine montre l'importance de cette dynastie pour Alexandrie, accentuée depuis Hadrien qui est le premier empereur romain à visiter l'Égypte sans objectif géopolitique, en simple « touriste » appréciant la culture égyptienne.

Par conséquent, il existe bien une différence entre la tradition iconographique alexandrine et les choix figuratifs romains des impératrices. À Alexandrie, les impératrices n'apparaissent pas comme à l'initiative de l'isiasme de leur époux et des empereurs-fils, mais plutôt comme soutien de cette tendance religieuse de leur mari/enfant après qu'ils l'aient affiché et affirmé, en imitant leurs types. Il arrive cependant que certaines fassent publier des types inédits, ou des types de leur entourage très rares, et qu'en les comparant avec le monnayage romain on puisse leur donner une signification précise et souhaitée par la reine. Là encore Faustine *minor* et Julia Domna se distinguent. Nous avons évoqué la variété alexandrine exceptionnelle de Faustine mineure par rapport aux autres reines. Elle émet, par exemple, un type unique chez les impératrices, en 166-167 apr. J.-C. : Sérapis trônant entre Déméter et Tychè⁶⁴. En 157-158 apr. J.-C., sur une autre monnaie⁶⁵ imitant des monnaies de Trajan, d'Hadrien et d'Antonin, Déméter était également présente aux côtés de Sérapis trônant et d'Isis *pelagia* sur un bateau. L'association reflète le lien entre agriculture par la présence de la déesse grecque, et navigation heureuse par Isis, le tout sous le gouvernement de Sérapis, pour approvisionner l'empire de blé égyptien. Ici, Isis est remplacée par Tychè, mais sa présence garde la même signification : la maîtrise du destin et le contrôle des moissons, sous la direction de Sérapis. On voit le lien intime entre Isis et Tychè chez Faustine (la seule à diffuser en Égypte l'image d'Isis-Tychè⁶⁶), mais qui est en réalité selon le monnayage alexandrin un lien général, maritime et prospère, mis en avant par la majorité des membres de la dynastie antonine, ce qui a pu influencer le choix de Faustine de représenter Isis *pharia* à Rome. En exemple probant, nous pouvons également citer une monnaie de Julia Domna, représentant son fils Caracalla debout tenant une lance, couronné par Sérapis debout, tenant un sceptre et coiffé du *calathos*⁶⁷. Cette image est inédite à Alexandrie, et pourrait signifier une initiative isiaque de la part de cette reine pour influencer son enfant. Mais cette monnaie est datée de 212-213 apr. J.-C., soit un an après la prise de pouvoir de Caracalla et la même année que les monnaies romaines de Caracalla lui-même, où il choisit Sérapis comme divinité isiaque protectrice du nouvel empereur. En ajoutant que Julia Domna est la seule impératrice à insister sur l'association iconographique entre un empereur et Sérapis avec un autre sous-type de cette variation (l'empereur sacrifiant au buste sérapiste⁶⁸), cette émission alexandrine innove en Égypte et ajoute à l'aspect protectionniste de la part du pays par l'intermédiaire de son représentant divin masculin. Aspect voulu par l'impératrice, pour son fils Caracalla, tout en étant conforme à ce que Caracalla semble affirmer déjà à Rome même.

Pour finir, évoquons cette exceptionnelle émission, uniquement produite par l'atelier alexandrin (figures 16 et 17 de la planche de monnaie) : il s'agit de drachmes représentant un banquet divin où, sur des couches garnies de coussins, reposent, de gauche à droite et tournés vers la droite, Hermanubis tenant un caducée, Déméter tenant une torche, Isis tenant une *cornucopia* et un sceptre, et Harpocrate coiffé d'un lotus. Ils font tous face à Sérapis, tournés vers la gauche, qui tient un

sceptre dans la main droite et brandit une couronne de la gauche au-dessus d'Harpocrate (comme pour le couronner?). Au-dessus de chaque dieu est présent un panier rectangulaire surmonté d'un globule; sous la banquette, trois niches. Celle du centre présente l'image de la Tychè, allongée et tenant un gouvernail, et celles des extrémités l'image de deux Canopes. La signification est riche de sens, avec chaque divinité tenant un ou plusieurs attributs qui définissent leurs fonctions principales dans cette réunion divine, et avec des positions qui établissent une hiérarchie divine. Mais au-delà de cette interprétation, ce sont les commanditaires de cette monnaie qui nous intéressent en particulier. Cette image est présente chez Marc-Aurèle puis chez son fils Commode⁶⁹, chez Septime Sévère puis son fils Caracalla⁷⁰. Là encore, c'est Sérapis qui est mis en exergue, et qui de façon inédite s'associerait un descendant isiaque en le couronnant. Choix qui chez les empereurs-fils est accentué puisque Commode et Caracalla, à Alexandrie, ne représenteront Isis qu'une seule fois dans leur monnayage. En rappelant que Commode et Caracalla sont les deux empereurs ayant émis le plus de monnaies isiaques à Rome, il y a là indice d'un autre type d'influence familiale.

Conclusion

D'après toutes ces informations chiffrées et iconographiques, il semble que l'isiasme des empereurs romains Commode puis Caracalla représente deux temps forts monétaires pour l'officialisation des divinités isiaques. Implication personnelle de leur part issue d'une influence familiale différente selon le contexte géographique étudié. À Rome, l'influence isiaque paternelle est inexistante, alors que Faustine mineure et Julia Domna semblent profiter de ce cercle divin pour mettre en avant l'aspect maternel dynastique par certains choix iconographiques inédits. Si, à Rome, leur fils ne suit pas ces mêmes choix – préférant plutôt Sérapis –, il y a bien corrélation entre inexistence d'un isiasme romain numismatique chez les pères, initiative chez les mères, quantité et variété romaines chez les fils.

À Alexandrie, les monnaies isiaques associées aux impératrices sont peu innovantes, reprenant des types diffusés par les empereurs. Par la préséance de la figure de Sérapis, les reines de l'Empire romain n'expriment pas un aspect divin féminin particulier: même Isis *lactans* est plus présente sur les monnaies des empereurs que de leur(s) femme(s) ou mère. Néanmoins, certains sous-types démontrent une volonté de promouvoir des facettes particulières du pouvoir royal liées à la sphère divine. Par exemple, Faustine mineure se démarque par une assez grande variété des types repris des empereurs, méticuleusement réfléchi. Elle semble donc privilégier les choix de son entourage masculin. Mais ces types repris n'insistent pas précisément sur le sens particulier de protection envers son mari ou son fils. Ils affichent plutôt par exemple la protection de la navigation, exprimée par des associations divines –

notamment avec les Dioscures⁷¹ ou Tychè. Quant à Julia Domna, elle n'innove pas vraiment, sauf lorsqu'elle veut afficher un certain protectionnisme envers son fils régnant, avec des types exclusifs qui associent la figure de l'empereur et Sérapis, ce qu'aucune autre impératrice ne fera. Du côté d'Alexandrie, les impératrices ne sont donc pas des initiatrices de l'isiasme impérial, mais plutôt des soutiens pour leur mari et pour leur fils.

Enfin, le contexte alexandrin démontre parfois une influence de Marc-Aurèle et de Septime, donc des pères, sur l'isiasme monétaire de leur fils Commode et Caracalla. On le remarque surtout par la pièce du banquet, exclusif à ses couples masculins filiaux. Cette influence isiaque paternelle alexandrine permet à Commode et Caracalla de s'exprimer plus librement à Rome, où leur père n'a pas laissé d'empreinte isiaque. Par exemple, à Alexandrie, Commode imite certains choix de son père, comme le banquet et le buste sérapiste sur un pied. Puis ses tendances isiaques ont pu évoluer jusqu'à la fin de son règne pour s'exprimer pleinement à Rome, avec à la fois une curiosité pour diverses divinités et un choix de protectorat particulier, masculin et plus propice pour un lien avec le pouvoir impérial. Il en est de même avec la grande variété iconographique alexandrine⁷² de Caracalla inspirée de celle de ses parents⁷³, face à la systématisation qu'il met en place sur ces monnaies romaines.

Après Julia Domna, les impératrices n'apparaissent plus sur les monnaies isiaques romaines. Néanmoins, on peut parfois déceler indirectement le poids de l'influence maternelle. On le verra grâce encore aux quantités émises par certains empereurs, et par l'iconographie qu'ils utilisent, si ces données monétaires sont alors comparées aux textes antiques qui confirment cette influence de poids. Par exemple, à la différence de son frère Gratien, associé à Isis debout ou Isis dans le char⁷⁴, Valentinien II est associé uniquement à Isis *lactans*⁷⁵ en 375 apr. J.-C. On peut voir dans ce choix particulier de cette figuration maternelle l'influence de sa mère Justine qui le régenté, l'empereur ayant à peine quatre ans à son avènement, et sa mère reprenant alors un type de son mari⁷⁶ Valentinien I^{er}.

Il semble ainsi nécessaire pour de telles études isiaques, même micro-régionales, de favoriser une méthodologie comparative : comparaisons entre les informations obtenues par différents types de sources ; comparaisons géographiques provenant d'un même type ; finalement, comparaison méthodologique, entre quantification et qualification. Le tout pour obtenir une compréhension plus approfondie de la volonté propre à tel ou tel empereur de s'engager envers les divinités isiaques, face à l'influence de son entourage différent selon le contexte géographique.

Planche de monnaies



Figure 1 : SNRI Roma 11 (Domitien) © SNRIS



Figure 2 : SNRIS Roma 20b (Commode) © SNRIS



Figure 3 : SNRIS Roma 13a (Hadrien, revers) © SNRIS



Figure 4 : SNRIS Roma 21c (Commode) © SNRIS



Figure 5 : SNRIS Roma 24b (Caracalla) © SNRIS



Figure 6 : SNRIS Roma 31b (Caracalla) © SNRIS



Figure 7 : SNRIS Roma 15 (Faustine maior) © SNRIS



Figure 8 : SNRIS Roma 16 (Faustine minor, revers) © SNRIS



Figure 9 : SNRIS Roma 23b (Julia Domna) © SNRIS



Figure 10 : SNRIS Alexandria 341 (Faustine minor) © SNRIS



Figure 11 : SNRIS Alexandria 527 (Julia Domna) © SNRIS



Figure 12 : SNRIS Alexandria 354A (Marc-Aurèle) © SNRIS

Notes

1. Georges Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie: Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis hors de l'Égypte*, Paris, E. Thorin, 1884.
2. Andrew Alföldi, *A festival of Isis in Rom under the Christian Emperors of the IVth century*, Budapest, Institute of Numismatics and Archaeology of the Pázmány-University, 1937.
3. Franz Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, Librairie Paul Geuthner, 1963.
4. Laurent Bricault, « Bilan et perspective dans les études isiaques », dans Enrichetta Leospo *et al.* (dir.), *La Grande Dea tra passato e presente*, Turin, Tropi isiaci 1, 2000, p. 91.
5. Bricault, « Présence isiaque dans le monnayage impérial romain », dans Françoise Lecocq (dir.), *L'Égypte à Rome*, Caen, Cahier de la MRSN n° 41, 2005, p. 91-108.
6. Bricault (dir.), *Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae* (SNRIS), Paris, De Boccard, 2008.
7. Michel Malaise, *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leiden-Boston, E.J. Brill, 1972, p. 357-459, présente en un chapitre les rencontres entre empereurs et ces divinités, en résumant les sources et les débats historiographiques, mais sans analyser en profondeur en quoi les empereurs ou leurs proches peuvent être considérés comme des agents de propagation isiaque. Sarolta A. Takács, *Isis and Sarapis in the Roman World*, Leiden-Boston, E.J. Brill, 1995, évoque la transformation depuis des dieux personnels isiaques vers des dieux de l'État romain. Mais il met surtout en avant le rôle de quelques autorités comme Caligula, Néron, Domitien, Commode et Caracalla, qui amélioreraient la notion d'empereur en imitant des concepts ptolémaïques, livrant donc une histoire « épisodique », peu exhaustive surtout pour le IV^e siècle.
8. Pierre Chaunu, *Histoire quantitative, histoire sérielle*, Paris, Colin, 1978.
9. Dont l'un des axes de recherche, intitulé « Villes, formes et pratiques des pouvoirs urbains. De l'Antiquité à nos jours », démontre que cette méthode peut être utilisée par des spécialistes de l'histoire démographique occidentale autant que par des antiquisants.
10. François Furet, « L'histoire quantitative et la construction du fait historique », *Annales ESC*, vol. 26 (1971), p. 63-75, qui décrit surtout les analyses faites à partir de documents des XIX^e et XX^e siècles.
11. Malaise, *Les conditions...*, *op. cit.*, p. 31-100.
12. Furet, *loc. cit.*, p. 65.
13. Bricault, « Études isiaques : perspectives », dans Bricault (dir.), *De Memphis à Rome, 40 ans d'études isiaques. Actes du I^{er} colloque international sur les études isiaques, Poitiers-Futuroscope 8-10 avril 1999*, Leiden-Boston, E.J. Brill, 2000, p. 197-210.
14. Pourquoi, pour cette époque, retrouvons-nous surtout des inscriptions en grec en Occident ?
15. Sur l'importance de Sérapis par rapport à Isis selon les époques et les régions, sur l'absence de certaines divinités.
16. Sur l'importance de Délos.
17. Lepetit, *loc. cit.*, p. 193.
18. *Ibid.*, p. 192.

19. Suétone, *Caligula*, XXIV et LVII, 10 par exemple, décrit Caligula comme un imitateur des mariages consanguins égyptiens avec sa propre sœur Drusilla, et comme d'un organisateur de spectacle « à l'égyptienne ».
20. Les dates entre parenthèses sont les dates de règne.
21. Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LXVI, 24, 2. SNRIS Roma 10-12 : voir planche, figure 1.
22. Qui s'était alors déguisé en prêtre isiaque : Suétone, *Vie de Domitien*, I, 4; Tacite, *Histoires*, III, 73-74.
23. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXV, 8 ; Tacite, *Histoire*, IV, 82, 1 ; Suétone, *La Vie de Vespasien*, VII, 2.
24. Malaise, *Les conditions...*, *op. cit.*, p. 444.
25. Liée au célèbre voyage d'Hadrien en Égypte.
26. Sur l'explication de ces types : Bricault, « Présence isiaque... », *loc. cit.*, p. 96-97.
27. SNRIS Roma M05a et b.
28. SNRIS Roma 22a-d.
29. SNRIS Roma 20a-c : voir planche, figure 2.
30. « Sérapis conservateur ».
31. « Providence de l'Auguste ».
32. Bien que les numismates ne soient pas sûrs de l'impact des légendes sur la population plus ou moins lettrée – Georges Depeyrot, *Numismatique antique et médiévale en Occident*, Paris, Errance, 2002, p. 106-107 –, nous pouvons imaginer que durant le Haut-Empire, avec l'implication de l'empereur dans la gestion des ateliers et dans la création de types, cette légende exprime une « propagande monétaire impériale » compréhensible au moins par son entourage.
33. SNRIS Roma 13a-b : voir planche, figure 3.
34. Cette contextualisation iconographique nous amène vers l'hypothèse de l'accord du Sénat à publier pour la première fois à Rome les divinités isiaques, parce que c'est une image d'un épisode alexandrin, moins « dangereuse » et osée qu'une image proprement ancrée à Rome.
35. Qui était la plus représentée par Hadrien : SNRIS Roma 14 se focalisait directement sur Isis-Sothis, incarnation de l'étoile chevauchant le chien Sirius, qui était le relief principal permettant d'identifier l'*iseum* de deux des monnaies flaviennes. Ainsi Hadrien innovait, en représentant pour la première fois à Rome la déesse. Mais il innovait tout en choisissant une figure déjà connue des Romains par la présence même de ses temples à Rome, et indirectement par les précédentes monnaies, où Isis-Sothis faisait partie du décor architectural. C'est peut-être parce qu'Isis n'a jamais été figurée sur les monnaies de l'atelier de Rome auparavant qu'Hadrien s'adresse au Sénat, et que parce que cette Isis-Sothis était déjà connue à Rome que le Sénat accepte cette émission, geste identifié avec la légende SC au revers.
36. SNRIS Roma 19a-c, 21 : voir planche, figure 4.
37. SNRIS Roma 24a-b : voir planche, figure 5.
38. Jupiter Sospitator : le Jupiter qui secourt et sauve.
39. Bricault (dir.), *Sylloge Nummorum...*, *op. cit.*, p. 194 : « un singulier Jupiter dont on ne trouve aucune trace dans la documentation antique, hormis ces émissions monétaires ».
40. SNRIS Roma 31a-b : voir planche, figure 6.
41. Hérodien, *Histoire romaine*, IV, 9.

42. Si l'impératrice n'a pas un pouvoir officiel direct quant à la production iconographique monétaire, ce pouvoir doit être indirect, comme une question d'influence sur son entourage décisionnaire. Car accoler l'image d'une impératrice à côté de celle d'une divinité « étrangère », non-divinité d'État, n'est pas un geste anodin de la part d'un empereur : il doit être le résultat d'une forte volonté personnelle de la part de sa femme. Ainsi l'impératrice a réussi à le « soudoyer » pour de telles monnaies.
43. Proportions supérieures.
44. Proportions inférieures.
45. « Faustine la divine ». *SNRIS* Roma 15 : voir planche, figure 7.
46. *SNRIS* Roma M01.
47. *SNRIS* Roma M02, 16 : voir planche, figure 8.
48. *SNRIS* Roma M04, 17.
49. Bricault, « Présence isiaque... », *loc. cit.*, p. 95-96.
50. *SNRIS* Roma M03.
51. *SNRIS* Roma 23a-c : voir planche, figure 9.
52. « Félicité du siècle ».
53. Cette association apparaît tardivement, de façon inédite, au IV^e siècle. Elle est peu répandue dans les autres sources iconographiques, littéraires, etc., alors que Sérapis pouvait à l'occasion être assimilé à Neptune.
54. Donc secondaire selon la hiérarchie illustrée.
55. Il est vrai que cette observation se base sur un nombre restreint de monnaies : quantitativement, cette répartition monétaire romaine nous désavantage, même si qualitativement, le peu de types émis semble nous apporter quelques pistes. L'absence de monnaies isiaques liées aux impératrices est logique durant la crise du III^e siècle : si un empereur n'arrive pas à imposer une image monétaire isiaque à Rome à cause des troubles politiques et militaires, comment une impératrice le pourrait ? Mais on peut s'interroger sur cette absence pour les autres membres féminins de la dynastie sévérienne, qui nous pouvons le voir sur le graphique 4 émettent pourtant à Alexandrie, et surtout quand on connaît leur investissement dans la succession dynastique. Nous pouvons supposer que Julia Domna, première impératrice de cette dynastie s'imposant après une guerre civile, et qui revient d'Égypte, y a rencontré une image qui lui permet de faire passer une apparence de famille unie auprès de Rome, capable de garder le pouvoir impérial. D'ailleurs, Isis *lactans* n'est pas la seule à figurer sur les monnaies romaines de cette Julia : la *FECVNDITAS* est fréquente, tenant parfois un enfant dans ses bras, reprenant un type déjà présent sous les Antonins, avec Faustine *minor*, Lucilla, etc. Cette allégorie est présente dans le monnayage des autres Julia sévériennes ; donc pourquoi pas Isis ? Cette absence est certainement due au fait que ces autres Sévériennes n'ont pas visité l'Égypte et pleinement perçu le potentiel maternel de la déesse isiaque à diffuser à Rome, comme les autres allégories traditionnelles. D'où une différence d'investissement personnel iconographique et peut-être – certainement – religieux. Rappelons que nous n'avons que trois émissions romaines de Julia Domna : cette interprétation de l'absence ultérieure d'Isis dépend des découvertes archéologiques. Un seul nouvel exemple qui présenterait l'effigie d'une impératrice postérieure remettrait tout en question, surtout avec des différences proportionnelles aussi peu importantes.
56. Et la première monnaie alexandrine à l'effigie de Sabine, avec Isis trônant au revers, date bien de 130-131 apr. J.-C. : *SNRIS* Alexandria 237.
57. Des types généraux, voire des sous-types.

58. *SNRIS Alexandria* 553, 560, etc.
59. Harpocrate est parfois coiffé du pschent. Sur quelques rares sous-types, un sphinx est couché à leurs pieds; ou encore, la scène se passe dans un temple distyle.
60. *SNRIS Alexandria* 238 pour Sabine, 341 pour Faustine mineure, 450 pour Lucilla, 528 pour Julia Domna : voir planche, figure 10.
61. Bustes sur pied, buste sérapiste seul, accompagné.
62. En particulier Caracalla : *SNRIS Alexandria* 516a-b.
63. Debout tenant le sceptre, sur un aigle, etc.
64. *SNRIS Alexandria* 411, représenté pour la première fois sous Trajan – 131 et 135 –, puis sous Antonin son père – 294 –, Marc-Aurèle son époux – 384 – près de quatre ans avant son émission : si elle est inédite pour une impératrice, elle ne l'est donc pas en général.
65. *SNRIS Alexandria* 346.
66. *SNRIS Alexandria* 333a-b.
67. *SNRIS Alexandria* 527 : voir planche, figure 11.
68. *SNRIS Alexandria* 496.
69. *SNRIS Alexandria* 364A en 167-168 apr. J.-C., puis 473A en 187-188 apr. J.-C. : voir planche, figure 12.
70. *SNRIS Alexandria* 488A – sans date définie –, puis 524 en 212-213 et 214-215 apr. J.-C.
71. *SNRIS Alexandria* 340.
72. Car seul Caracalla est associé à plusieurs sous-types particuliers : l'Hermanubis face à une barque sur une estrade, l'*Agathodaimôn* sur un cheval, l'empereur sur un quadriges se dirigeant vers un buste sérapiste, Isis *lactans* avec un sphinx, Sérapis sur un aigle, etc., surtout en 212-213 apr. J.-C. Cet affichage caracallien de sous-types devenus rares après lui démontre que l'atelier d'Alexandrie est enthousiasmé par ce règne, certainement inspiré par les penchants isiaques que Caracalla affiche à Rome depuis 206 apr. J.-C. Ainsi, ce monnayage alexandrin exprime bien à la fois des intérêts propres à la population locale, et les intérêts impériaux qui inspirent l'atelier à reprendre des images autrefois abondantes sous les Antonins.
73. Comme l'*Agathodaimôn*, qui disparaît peu après Caracalla, ou l'émission conjointe d'un Sérapis trônant avec Cerbère et d'un buste sérapiste, « duo » iconographique qui deviendra systématique sous les Sévères.
74. *SNRIS Roma* v069-070.
75. *SNRIS Roma* v071.
76. *SNRIS Roma* v056.